Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

65 | 2020

De la Montagne au Plâtal

Le transfert vu par les élèves : témoignages d'hier et souvenirs aujourd'hui

Christophe Van de Velde, Patrick Puy, Serge Catoire et Richard Lavergne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2673>

DOI : 10.4000/sabix.2673

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 59-65

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christophe Van de Velde, Patrick Puy, Serge Catoire et Richard Lavergne, « Le transfert vu par les élèves : témoignages d'hier et souvenirs aujourd'hui », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 65 | 2020, mis en ligne le 03 septembre 2020, consulté le 12 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2673>

Le transfert vu par les élèves : témoignages d'hier et souvenirs aujourd'hui¹

Témoignage de deux kessiers² de la promotion 1975

(Article publié dans *La Jaune et la Rouge* – N° 319 – Avril 1977)

Christophe Van de Velde et Patrick Puy (X 1975)

Pendant les mois qui précédèrent le transfert à Palaiseau, on a beaucoup parlé de notre promotion (la 75), promotion charnière à divers titres ; à savoir le transfert, le nouveau statut et la réforme de l'enseignement. Le transfert, qu'on l'approuve ou non - et nous sommes nombreux à le regretter - faisant partie du passé, les préoccupations de l'AX se sont portées vers les réutilisations possibles de la Montagne, c'est-à-dire, en premier lieu, la création de l'Institut des sciences de l'action. Loin de nous l'idée de critiquer cette perspective et de reprocher aux anciens de ne plus s'enfermer dans de vaines querelles passées, le temps de la réconciliation est venu. Néanmoins il ne faudrait pas oublier ce que devient cette promotion-charnière, et le but de ces lignes est de faire découvrir ce qu'est devenue notre école à Palaiseau, où beaucoup de choses ont changé, et essayer d'apporter quelques éléments de réflexion sur ce qu'elle peut devenir demain.

La promotion s'est donnée ses structures définitives en élisant au mois de janvier sa KES. Cependant, sa vie diffère des précédentes sur plusieurs points. Ayant fait notre service militaire avant notre arrivée à Palaiseau et ayant tous été reçus aspirants, ce qui n'est pas le cas de la promotion 76, dont 9 membres ne le sont pas, nous avons le statut d'officier. Ceci implique en principe un plus grand sens de la responsabilité de notre part, et une plus grande latitude face à l'administration militaire. En fait, la principale conséquence est que nous n'avons plus à être internes, et qu'une fois les cours termi-

1. Voir aussi dans le présent bulletin l'interview de Diane Dessalles-Martin (X 1976) « Regard d'une polytechnicienne palaisienne », pages 95 à 97 de l'article de Hervé Martin « Le transfert vu de Palaiseau ».

2. En argot polytechnicien, responsables du Bureau des élèves (la « KES »).

nés, nous pouvons nous rendre où bon nous semble. Cependant, en pratique, une grosse majorité des élèves habite l'école ; de plus, l'éloignement de Paris fait que l'on ne s'y rend qu'avec un but bien déterminé (cinéma, théâtre...) et non plus comme autrefois pour se promener ou prendre un pot au Quartier latin. Tout cela aboutit au fait qu'il y a beaucoup de monde le soir à l'école, comme en témoigne le parking toujours plein. Or, une simple visite montrerait au promeneur qu'il n'y a aucune animation ; des allées désertes balayées par le vent, quelques lampadaires çà et là, des salles quasiment désertes, une atmosphère sinistre règne sur cet univers de béton.

Pourquoi cette situation déplorable, que nous sommes les premiers à regretter et à combattre ? D'abord, l'architecture ne favorise pas une vie de promotion active. En effet, les chambres, individuelles, sont regroupées dans deux bâtiments semi-circulaires à l'écart des lieux d'activité principaux. Les activités de détente (billard, ping-pong, salles de musique, de lecture...) sont rassemblées dans un bâtiment mis à la disposition des élèves, situé deux cents mètres plus loin. Et il faut encore parcourir la même distance pour arriver au corps principal qui regroupe les amphis, les salles de petite classe, les réfectoires...

Cette dispersion nuit bien évidemment à la vie de groupe, en incitant les élèves à rester dans leurs chambres. De plus, coupés de toutes les autres promotions, il nous faut tout recréer à partir de rien. A cet égard, et sans vouloir de polémique, il faut d'ailleurs remarquer que l'action (ou l'inaction) de la 74 n'a pas été ce que nous étions en droit d'attendre.

Il nous faut bien sûr reconnaître que la majorité des élèves manquent totalement d'esprit d'initiative et de volonté de créer une vie commune. Mais on peut dire à leur décharge qu'ils y sont fortement invités par une réforme qui a fait l'unanimité contre elle, celle de l'enseignement, à propos de laquelle s'exprimera notre délégué au CA Molleron. Elle consiste essentiellement en l'augmentation du volume des cours (porté de 3 à 4 par semaine, chaque bloc comportant 1 heure d'amphi et 2 heures de petites classes), en la quasi-disparition des options et en le durcissement très net des modalités de contrôle (2 sessions d'une semaine par semestre) qui ne sont pas sans rappeler le concours d'entrée par leur fâcheuse ambiance et la fatigue qu'elles occasionnent. Il nous faut avoir une note minimum, qui reste d'ailleurs à fixer, dans chaque matière, alors que, les années précédentes, seule la moyenne générale entrait en ligne de compte. Les épreuves orales ont été supprimées, au bénéfice de questions de cours écrites, et il a été créé un examen de rattrapage en septembre (pendant le stage ouvrier, que les élèves concernés ne pourront donc pas effectuer) pour ceux qui auraient obtenu des notes jugées insuffisantes dans une ou plusieurs des 8 matières étudiées dans l'année. Tout ceci a pour résultat un travail très scolaire, éliminant toute initiative personnelle, imposant une étude uniforme de toutes les matières sans possibilité d'en survoler une pour en approfondir une autre.

Le nombre croissant de redoublements et d'exclusions occasionne un travail beaucoup plus important que par le passé. Loin de nous l'idée de critiquer la reprise du travail dans notre école ; mais la nature de ce travail et les incitations qui nous sont fournies pour

cette reprise nous semble difficilement pouvoir aller de pair avec le développement d'un esprit critique.

On peut enfin affirmer que l'enseignement dispensé à l'X suscite une déception quasi-générale chez les élèves et qu'il n'est pas étranger à la morosité constatée par tous qui règne à l'école. Oui, c'est un fait nouveau ; le soir, les élèves sont dans leurs chambres, ils travaillent.

Par ailleurs cette réforme de l'enseignement ne répond même pas à la question fondamentale pour laquelle il est temps, à l'AX et au sein même de la promotion, de lancer un grand débat d'idées.

En effet, à travers toute l'encre écoulee à propos de cette école, il a rarement été fait allusion à sa finalité. L'abrutissement des élèves va de pair avec leur manque de motivations. On entre à l'X parce qu'on est dans les meilleurs en maths et sur une image fausse et partielle de notre école. Partielle, car elle est en fait très mal connue et que de surcroît le taupin moyen n'a comme élément d'information qu'une échelle douteuse et subjective de la « cote » des différentes écoles. Fausse parce que nombreux sont ceux qui pensent, en examinant les carrières des anciens X ou en se référant plus simplement à l'expression de l'opinion publique, que l'X forme des administrateurs. Si l'X - et c'est très fréquent - fait de l'administration, c'est qu'il y a peut-être une erreur en aval de l'école mais sûrement entretenue par celle en amont.

Cela dit, l'école doit-elle former des administrateurs ? Tel n'a jamais été son but et le dernier texte officiel précise sa vocation qui est de former des « ingénieurs de haut niveau scientifique ». Qu'une partie marginale des effectifs se retrouve dans des postes administratifs, cela n'est certes pas néfaste. Mais que l'on en fasse une règle générale, et c'est ce qui tend à se passer, c'est sans doute un danger. On peut penser qu'il y a là un potentiel scientifique gâché, un réservoir technique inutilisé, et cela au détriment de la Nation tout entière.

Ce fait, aussi déplorable soit-il, est en partie explicable par le manque de motivation des élèves et leurs fausses idées sur l'école. Aussi à la sortie se précipitent-ils vers les postes les plus nombreux, et ceux dans lesquels ils reconnaissent l'expression de l'opinion publique qui avait guidé leur choix en taupe.

Mais le problème dépasse largement celui de notre école et s'insère dans une caractéristique de la société française, qui ne compte plus dans ses rangs d'inventeurs au sens propre du terme.

Il n'entre pas dans nos intentions d'analyser ici ce problème de société. Il nous paraît cependant important d'insister sur le fait qu'au niveau de l'X, l'ambiguïté de ses finalités ne peut que nuire aux motivations des élèves donc à leur travail et renforcer de ce fait la morosité qui règne en maîtresse sur Palaiseau.

éditorial

Me voici à nouveau mandaté en vue de poursuivre et de renforcer l'action engagée il y a un an.

Je vous remercie du soutien que vous m'avez apporté et je vous assure de ce que tous mes efforts iront dans le sens que vous voulez.

Il s'agit bien, non pas de vœux, mais de volonté, volonté d'autant plus forte qu'elle est confirmée.

Comme l'écrivait il y a quelques mois le Président d'un de nos plus importants établissements financiers : « Le pire n'est jamais sûr et les projets par trop contraires au bon sens gardent toujours de sérieuses chances de pouvoir être évités, pourvu que leurs victimes éventuelles ne s'abandonnent pas à je ne sais quelle fatalité de l'absurde ».

Au cours des deux derniers mois :

- 3 500 anciens ont confirmé leur attachement à la Montagne en souscrivant très généreusement pour la mise au point du projet de rénovation de l'Ecole.
- Les élèves de la promotion 75 ont manifesté leur préférence en faveur d'une rentrée à Paris et non à Palaiseau.
- Les habitants de la capitale, quelle que soit leur catégorie sociale ou leur affinité politique, ont souhaité le maintien de l'X à Paris.

Non !

Les victimes éventuelles ne s'abandonnent pas à la fatalité de l'absurde. Elles s'y abandonnent d'autant moins que nous avons entendu au cours de l'Assemblée Générale du 22 juin 1976, le Président du Conseil de l'Ecole déclarer, à propos d'une délibération (1) du Conseil d'Administration de l'Ecole, alors présidé par Guillaumat (28), que la décision du Conseil Interministériel du 25 octobre 1974 « a été non seulement de transférer l'X, mais également de ne pas forcer à s'installer à Palaiseau des Ecoles qui ne voulaient pas y aller » (2).

Que l'X ne veuille pas aller à Palaiseau, c'est une réalité flagrante. Alors, puisque le Conseil Interministériel du 25 octobre 1974 a tenu à marquer son attachement au principe de la concertation, la cause devrait être entendue.

L'X n'ira pas à Palaiseau !

Le 30 juin 1976

Louis D'ORSO.

(1) La J. et R. n° 290 de mars 1974.

(2) Sténotype des débats de l'Assemblée Générale du 22 juin 1976.

Souvenirs des débuts de l'X à Palaiseau

(article écrit en octobre 2019)

« L'X n'ira pas à Palaiseau »

Serge Catoire (X 1975)

Lorsque ma promotion est arrivée à Palaiseau, chacun de ses membres, en entrant dans sa chambre, a trouvé, disposé au milieu de son bureau, un numéro de La Jaune et la Rouge barré d'un titre clair : « L'X n'ira pas à Palaiseau ». La limite à l'efficacité du volontarisme des « anciens », voire l'existence d'une limite au volontarisme tout court s'est ainsi imprimée dans nos jeunes esprits.

Passée cette surprise initiale, les souvenirs de Palaiseau sont positifs et agréables. Pour avoir expérimenté, pendant les trois semaines d'« incorporation », les chambrées collectives, nous avons apprécié les chambres, à la superficie, certes restreinte – par rapport à ce que sont les standards de 2019 – mais individuelles. Les possibilités d'activités sportives à Palaiseau étaient sans commune mesure avec celles de la montagne Sainte-Genève. Ayant choisi la section athlétisme et la course de fond, je pouvais, chaque soir, courir les 4 km du circulaire autour du plateau avant le coucher. La même pratique autour du Panthéon aurait certainement présenté des difficultés concrètes plus élevées.

La nouveauté des locaux a laissé le champ libre à la créativité de la promotion. Ceux qui combinaient des talents artistiques et des capacités d'alpinisme – je n'ai ni les uns ni les autres – ont rapidement couvert les murs et les toits de fresques qui subsistent toujours et ont traduit l'« appropriation » des lieux par ses occupants.

Le lac bordant l'école, dessiné en forme de bicornes, n'était à notre arrivée bordé que par des rangées de manches à balai, devenus depuis une petite forêt.

Pour avoir expérimenté plus tard les amphithéâtres de la Montagne, je ne suis pas certain que ceux de Palaiseau étaient qualitativement supérieurs. La bibliothèque était par contre incomparable, tant par l'espace qu'elle offrait que par le nombre et la diversité des livres accessibles.

La distance entre Palaiseau et le centre de Paris imposait de disposer d'une voiture, ce que la solde de polytechnicien permettait. Je disposais par ailleurs du permis, obtenu pendant le service en répondant correctement à la question « est-ce que tu le veux ? ». Le réalisme m'a conduit à compléter le permis ainsi obtenu en demandant à une auto-école en bas du plateau quelques cours, que je qualifiai de « perfectionnement ». A l'issue du premier cours, le moniteur m'a gentiment proposé de me reconduire sur le plateau. Après que je lui aie rappelé que j'avais le permis et indiqué que sa proposition ne m'arrangeait pas parce que ma voiture était restée garée devant l'auto-école, sa conclusion « vous êtes gonflé, vous » a terminé de me convaincre que disposer du per-

mis n'était pas suffisant pour savoir conduire, même si ce document administratif présentait par ailleurs un intérêt incontestable.

Les locaux disponibles à Palaiseau laissaient également la possibilité, selon les sections, de cuisines partagées, ou d'ateliers de confection de planches à voile – notre promotion comportait un champion du monde dans la discipline.

Enfin, la proximité de la verdure a permis, par exemple, à un de nos camarades de faire régulièrement descendre sa tortue par la fenêtre, suspendue à un harnais, pour se nourrir de l'herbe du plateau. Ce mode original pour la nourriture de l'animal a connu sa fin – et celle de la malheureuse tortue – le jour où la corde a cassé. Il est probable qu'il n'y ait pas d'opportunité sans risque ni, espérons-le, de risque sans opportunité.

Souvenirs des débuts de l'X à Palaiseau

(article écrit en octobre 2019)

1976 : premiers pas d'un jeune polytechnicien sur le site de l'École

Richard Lavergne (X 1975)

La promotion 1975 de Polytechnique a affronté plusieurs changements importants par rapport aux promotions antérieures. Certes l'incorporation s'est faite, comme avant, à la Montagne Sainte-Geneviève début septembre 1975, mais pour une semaine seulement, et ce fut la dernière fois que nous avons résidé sur ce site chargé d'histoire.

L'ensemble des élèves français sont ensuite partis pour environ un mois au Larzac où ils ont crapahuté, mais aussi subi une sélection basée essentiellement sur la force physique pour le choix de l'Arme. Là aussi, ce fut la dernière fois que ce mode de sélection fut utilisé, car le résultat a été assez catastrophique : les plus sportifs n'ont pas choisi les régiments les plus exigeants en termes d'aptitude physique, bien au contraire, au point que le moins bien classé dans ce mode de sélection s'est retrouvé affecté à la Légion étrangère ! Ce fut l'occasion du premier des « mouvements sociaux » qui ont affecté la promotion 1975, l'ajout de places dans des régiments moins « sportifs » permettant cependant de corriger le tir rapidement.

A l'issue de l'année de service militaire, la promotion aurait dû rejoindre Palaiseau en septembre 1976, mais il y avait un léger problème : les bâtiments n'étaient pas

encore tout à fait prêts pour l'accueillir, d'où un mois de vacances imprévues pour les heureux élèves. La rentrée s'est donc faite début octobre 1976, dans des conditions assez précaires : par exemple, le chemin entre la station « Lozère » du RER B et l'école était à peine tracé, tout en terre et boueux à la moindre pluie, serpentant à travers un petit bois pour monter jusqu'au plateau. Une peccadille quand on a vingt ans, après un an de service militaire, mais quel contraste avec le luxueux chemin d'aujourd'hui avec ses belles marches cimentées !

Nous nous sommes installés dans des chambres individuelles, innovation de cette promotion, dans des bâtiments en arc de cercle où les élèves étaient répartis plus ou moins par affinités sportives, les filles, peu nombreuses (mais proportionnellement plus que dans les promotions actuelles), occupant une extrémité de chaque arc. Les élèves étaient habillés en « tenue BD » de couleur kaki. Une difficulté est vite apparue en lien avec l'automne puis l'hiver qui arrivait : que ce soit pour aller au petit-déjeuner ou en salle de cours, le parcours était particulièrement difficile : aucune protection contre la pluie, alors que le plateau est très venteux, et de la boue partout. Certes le cimentage d'allées puis leur couverture ont peu à peu bien amélioré la situation, mais ce sont surtout les promotions 1976 et au-delà qui en ont bénéficié.

La vie « sociale » des élèves est partie de quasiment zéro : pour la transmission des « traditions », nous avons eu la visite d'une délégation d'élèves de la promotion 1974, sans doute des « Kessiers », mais je n'en ai guère de souvenirs, si ce n'est qu'elle a conduit à l'élection de Kessiers également pour notre promotion, après une campagne électorale farfelue, comme le veut la tradition.

Nous avions une TV dans une salle commune, en bas de chaque bâtiment à chambres, et un téléphone, mais évidemment pas de smartphones ni d'ordinateurs portables, ni de réseaux sociaux, comme les élèves d'aujourd'hui. Disons que, pour les provinciaux comme moi, les soirées étaient assez longues et studieuses...